

vécût qu'entre les clans. L'idéal national, la « Grande Idée », vint du large, de la mer, de ces Grecs du dehors, de Crète, de l'Égée, de Constantinople, de Smyrne, d'Alexandrie, d'Amérique, qui fondaient des banques à l'étranger et, par leurs richesses rapatriées dans la Grèce même, des écoles.

Ainsi surgit un beau jour, échappé au labyrinthe, à la politique de clocher, gagnant Athènes sur les traces de Thésée le libérateur, Vénisélos le Crétois. En 1905, il affranchit la Crète du Minotaure musulman. En 1910, appelé par la Révolution militaire d'Athènes, il donne à la Ville ses premières lois démocratiques. En 1912 il fait l'Union balkanique et, durant dix ans, malgré les avatars de la Grèce, l'opposition du roi Constantin et des chefs de clans, les *kommatarques*, grâce à l'union des Grecs d'Europe et d'Asie, il réalise la « Grande Idée ». Il n'y manquait que sa capitale, Byzance.

Mais, sur la côte d'Asie, les Grecs ne restèrent jamais qu'accrochés, sans appui stable. Ni la guerre de Troie, ni la conquête de Lysandre, ni la croisade byzantine, ni le récent assaut contre la Turquie nouvelle ne créèrent d'empires solides. Après la fugitive réapparition de la Royauté constantinienne, l'échec de la campagne d'Asie Mineure, l'humiliation du traité de Lausanne, la « Grande Idée » prit une autre forme. Ce devait être désormais l'union, sur le territoire grec même, de tous les Hellènes émigrés des despotats étrangers. Par l'échange des populations, 1 million et demi de Grecs d'Anatolie et de Thrace vinrent se joindre aux 5 millions qui vivaient déjà dans la Grèce d'Europe. Les nouveaux venus ne s'établirent pas, faute de place, sur les champs étroits cernés de murettes, coupés de gradins, de la Montagne